

Défi 2: Jardin public

Rencontre pudique

Ils ne se connaissent pas et ne se connaîtront jamais plus.

Elle était grisonnante, un peu rose, un peu beige, un peu grège.

Ses cheveux n'étaient pas vraiment bouclés, tout juste ondulés, ils modèlent son visage bien dessiné, lisse, sans défaut.

Son regard se perdait dans le vide mais ses yeux étaient grand ouverts légèrement tournés vers la gauche.

Il était chauve, enfin...il semblait chauve sous son chapeau, son chapeau en forme de rien, ni mou, ni droit, sûrement cabossé par le temps.

Lui regardait sur la droite, fixement, sans ciller, sûr de lui.

Elle se reposait sur une pierre posée au milieu du parc. Elle avait froid mais ne tremblait pas. Ses hanches larges et ses jambes potelées lui donnaient une assise ferme, imperturbable aux mouvements alentour.

On aurait dit qu'elle était nue, tant ses vêtements s'unissaient du gris au noir, subtilement teintés de vert. Elle avait cependant ce discret sourire finement esquissé qui donnait à son visage une expression espiègle.

Lui se tenait debout, immobile, fier, majestueux, la jambe droite légèrement plus fléchie, comme prêt à avancer. Ses chaussures vert-de-gris avaient été façonnées par la pluie, le vent, le temps mais solides et imposantes.

Il ne pouvait détacher son regard de cette femme assise sur la pierre, pétrifié par sa beauté froide et séculaire.

Leurs regards se croisèrent et se figèrent... dans le marbre.

Ils restèrent ainsi toute la vie.

C'était un Maillol.

C'était un Rodin.

Ils se sont rencontrés dans un jardin parisien.

KARINE

20 novembre 2021, jardin des Plantes de Paris.

Coluche, nimbé de son halo de lumière, déambule dans les allées du jardin des plantes. Apparaît à ses côtés France Gall, sereine et souriante.

_ Eh bonjour France ! Michel n'a pas pu se libérer ?

_ Oh tu le connais. Il prépare son prochain concert céleste, pas une minute à lui. Mais il t'embrasse.

_ Embrasse-le pour moi. Je ne sais pas toi, mais je suis toujours très surpris de revenir sur terre et de me rendre compte que personne ne peut me voir.

_ C'est sûr ! Et dire qu'auparavant, on ne pouvait pas sortir dans la rue sans que les gens nous interpellent. L'avantage est que l'on va pouvoir visiter l'exposition « l'odyssée sensorielle » en toute tranquillité.

_ On se balade un moment dans les allées avant l'ouverture ?

_ Avec plaisir ! J'aime tout dans ce lieu. Sa beauté, les couleurs et odeurs des plantes. Dis, tu suis toujours les restos du cœur depuis là-haut ?

_ Oh oui ! Je n'aurais jamais pensé à sa création en 1985 que ce mouvement existe encore aujourd'hui. Et dire que c'est parti d'une petite idée... Un resto qui distribuerait quelques mille couverts par jour. Et finalement ce projet a pris une ampleur considérable. C'était fou et tellement triste de se rendre compte qu'autant de personnes étaient dans le besoin. Et toujours, hélas !

_ Eh oui Michel ! Mais ce qui est chouette, c'est que le mouvement ait perduré. Regarde ! l'exposition vient d'ouvrir. Et en plus on va passer devant tout le monde. C'est un des avantages.

_ On commence par l'exposition sur les océans ?

_ Très bien ! Ça me va ! Waouh ! C'est magnifique ! Ecoute ces sons ! Le bruit des mammifères et des plongeurs sous l'eau ! Et tu sens cette odeur d'algues ?

_ C'est bluffant ! Le monde a bien évolué depuis notre départ. Que de technologies !

_ C'est sûr... En revanche, notre époque a vu l'évolution de la musique et on a contribué à ce changement. Allez Michel, on passe dans la salle du « grand nord » ?

_ C'est parti France !

Deux heures plus tard, de retour dans le jardin.

_ Bon France, ravi d'avoir passé ce moment avec toi. Je te laisse, je rejoins des copains.

_ Tu n'as pas changé. Toujours ce sens de l'amitié. A très bientôt Michel.

Leur halo de lumière s'éclipsa. La foule resta à la contemplation du jardin ; sans se douter un instant que deux célébrités venaient de partager ce moment avec eux.

Betty Duby

« Bonjour, le temps est agréable ne trouvez-vous pas ? »

Elle leva les yeux et regarda cet importun qui venait troubler sa lecture.

« Vous êtes une habituée du jardin, ce n'est pas la première fois que je vous vois »

Elle se sentit mal à l'aise. Elle ne souhaitait pas lui parler car elle se méfiait de ces chasseurs de rencontres fugaces. Elle allait replonger dans sa lecture lorsqu'il poursuivit.

« Je me présente : Claude. Enfin c'est le prénom que je porte à présent officiellement »

Elle le regarda intriguée. Cette dernière phrase avait fait vibrer quelque chose en elle. Elle posa son livre et adopta une attitude plus accueillante.

« Bonjour je me prénomme Olivia. Enfin c'est le prénom que je porte à présent officiellement » dit-elle avec malice.

Il rit de bon cœur, la glace était brisée.

Ils passèrent la journée à parler littérature, peinture, expositions et se quittèrent en se promettant de se retrouver dès le lendemain.

—

Elle avait passé la nuit à réfléchir sur la meilleure façon de lui dire. Elle ne pouvait pas le laisser sans savoir mais la tâche n'était pas facile. Un petit quelque chose en lui l'avait troublée. Quelque chose d'indéfinissable. Quoi qu'il en soit, elle ne voulait surtout pas le blesser ni le voir se choquer pensait elle, lorsqu'elle fut interrompue.

« Bonjour, Olivia comment allez-vous aujourd'hui ?

-Fort bien ma foi, et vous-même Claude tout va pour le mieux ?

-Bien mais je n'ai pas très bien dormi, j'ai beaucoup pensé à vous !

-Ah ? Suis-je perturbante à ce point ?

-Non ce n'est pas cela, mais j'ai quelque chose à vous avouer. Quelque chose qui pourrait vous embarrasser. Enfin ! je ne sais pas trop. »

Décidément cette rencontre était vraiment étonnante se dit-elle.

« En fait, le prénom que l'on m'a donné à ma naissance était Claudia » dit-il

Elle partit d'un grand éclat de rire et tout en le regardant elle répondit soulagée :

« J'ai un aveu également à vous faire, le prénom que l'on m'a donné à ma naissance est Olivier et non pas Olivia »

C'est quelques mois plus tard qu'ils se marièrent devant un maire perplexe.

Le jardin des plantes.

J' aime les matins, petite déjà, tôt, je me levais sur la pointe des pieds, j'écoutais le silence, puis je retournais lire dans mon lit, c'était comme goûter à la liberté, vivre un moment toute seule, m'appartenant.

Le premier bruit me parvenait, notre père se lève, le moulin à café tourne, l'odeur du café.

J' aime les matins, à l'aube, dans les montagnes où je vis, j'ouvre les yeux, j'essaie de deviner l'heure, grâce au dialogue entre l'obscurité et la clarté. Sentir la température, je sors un bras de dessous la chaleur de la couette, contraste saisissant ou seulement un voile de fraîcheur agréable ? Écouter les bruits de dehors, le silence de la maison. Me lever, un café, partir parcourir les chemins, regarder les jardins indomptés, observer, photographier.

J' aime les matins, je suis toujours impatiente de les rencontrer.

*C*e matin est un matin différent, dans une ville, je la connais, près de laquelle j'ai vécu plus de vingt ans. J'ouvre les yeux, le jour est à peine là, trouver des repères, des sensations, dans cette chambre inconnue, j'entends puis j'écoute, les bruits de la ville, l'agitation même si encore feutrée. La chaleur est moite, c'est l'été. Besoin de partir, de sortir, envie d'air, trouver un coin de vert. Pas envie de prendre la voiture alors la nature dans les villes, c'est le jardin public. Le souvenir m'assaille, une fulgurance, le « jardin des plantes ».

Je ne suis pas loin, je marche dans les rues de la ville, je me souviens, je m'approche, je pousse la grille en fer, elle grince, j'y suis. Mon regard embrasse le jardin, sa beauté singulière mon cœur bat. Grand, différents espaces s'approchent, se touchent, se juxtaposent, des fleurs magnifiques, des arbres immenses. Ici le jardin est travaillé, pensé, les fleurs, les arbustes, les arbres sont choisis, sont placés, l'imaginaire du jardinier a œuvré, tel un peintre.

Le jardin où je déambule est encore sauvage par endroits, empli de cachettes, pas comme ces jardins où rien ne dépasse, un partage, un mélange harmonieux, désordre organisé, équilibré, plein de surprises. Le matin, tôt, les parfums sont légers, frais, ils sortent de leur nuit pour nous envelopper avec délicatesse.

*J*e m'assieds sur un vieux banc, là où notre rendez-vous avait été choisi il y a si longtemps, un rendez-vous secret, un rendez-vous impérieux, un rendez-vous que certains trouveront interdit. Je suis avec mes enfants, il est avec les siens, ils sont petits encore, ils sont copains, ils adorent être ensemble, c'est un lendemain de soirée, les enfants se sont levés tôt, alors les emmener ailleurs, surtout ne pas réveiller les autres. Se sauver, disparaître, les emmener, vite. Leur joie explose au jardin, ils courent, éclatent de rire devant les canards dans la mare, disparaissent dans les buissons, les taillis, ils explorent, inventent, grimpent, jouent.

Nous sommes assis sur ce banc, heureux d'être ensemble. Nous ne sommes pas serrés l'un contre l'autre, ne pas montrer, malgré le fou désir de le faire. Nous

laissons une distance si menue entre nous, les enfants nous regardent parfois, nous appellent. Nous ne parlons pas, comme si les mots ne servaient à rien, inutiles ils sont devenus, comme si la tendresse, la douceur, la joie de ce moment prenaient toute la place, se suffisaient ainsi.

Un frôlement de mains, un regard tendre, un éclat de rire devant une pitrerie des enfants. Les mots se taisent et pourtant tout semble être dit, une famille, c'est une évidence.

Goûter à cet instant, fermer les yeux, s'emplir de cette joie simple, empêcher la réalité de nous rattraper, surtout ne pas parler, surtout ne pas briser l'instant fragile et l'emmener en nous.

Pour un jour comme aujourd'hui, le dénicher au fond de moi, assise sur le banc au jardin des plantes.

isabelle

Les feuilles mortes....

C'était une journée d'automne, le soleil brillait et s'infiltrait dans les branches qui se dépouillaient de leur parure d'été.

Nostalgie adorait courir dans le jardin public durant ses heures de liberté et particulièrement entre 14h et 15h car la plupart des promeneurs habituels avaient repris leur travail. Souvent seule durant ce créneau horaire, c'était un moment privilégié de marche et de méditation.

Elle appréciait le bruissement des feuilles d'automne qui virevoltaient au gré du vent avant de se poser, avec la grâce des ballerines, sur le sol humide qu'elle reniflait à pleins poumons. Elle s'attachait à éviter de fouler le tapis aux couleurs somptueuses qui bordait les allées. Des allées recouvertes d'écus d'or des gingko biloba, arbres qui la fascinaient par leurs bénéfiques thérapeutiques, leur durée de vie jusqu'à 1000 ans et surtout leur superbe feuillage jaune vif.

Cependant cet après-midi-là, le bruit assourdissant d'un moteur la contrariait au point d'accélérer son pas pour échapper le plus vite possible à cette perturbation sonore.

En se dirigeant vers une autre allée, elle tomba au détour d'un chêne centenaire sur le souffleur de feuilles.

Un jeune homme, affublé d'un casque anti-bruit et d'un masque respiratoire, s'appliquait à dégager les allées en repoussant les feuilles vers des tas de feuillage qui seraient ramassés plus tard.

En l'apercevant il stoppa sa machine, quitta masque et casque pour se désaltérer et faire une pause. Il avait l'air d'apprécier cette rencontre fortuite en engageant immédiatement la conversation ce qui ne déplut pas à la marcheuse.

Ils échangèrent sur la météo qui facilitait le travail de l'un et le loisir de l'autre. Puis ils engagèrent la conversation sur la pénibilité du ramassage de feuilles qui durait jusqu'à la fin de l'automne après quoi pour il pourrait mieux se consacrer à ses chères études d'écologue à ne pas confondre avec écologiste précisa-t-il.

Passionnée par la protection de l'environnement, Nostalgie ne voulait pourtant pas le déranger et prenait un réel plaisir à écouter ces précisions lexicales.

Le temps passait, elle ne marchait plus et l'inconnu ne travaillait plus.

Ils se regardèrent, envoûtés. Une attraction inexplicable les poussait l'un vers l'autre.

Je m'appelle Espoir, lui susurra-t-il à l'oreille et moi Nostalgie répondit-elle.

Elle prit une poignée de feuilles mortes et les posa une par une sur les épaules de son nouvel Espoir puis partit en courant tandis qu'il se mettait à fredonner joyeusement « les feuilles mortes se ramassent à la pelle et les souvenirs aussi... »

Marie-Claude Chatelin

Jardin public

Vous ai-je déjà raconté comment tout a commencé ? Non ? Alors voilà.

C'était en janvier 2018. Le premier janvier exactement. Vers les huit heures du matin. Oui, tout à fait, tôt le lendemain du réveillon ! Je me souviens très bien de la date précise, car je suis un homme de bonnes résolutions. Or, en 2018, j'avais décidé d'entamer une nouvelle vie, de me remettre au sport et d'arrêter de fumer. Ce premier petit footing matinal ne m'avait nullement pesé : célibataire, j'avais comme chaque année passé le réveillon seul dans mon appartement et je m'étais mis au lit bien avant minuit. En ce premier jour de l'an j'étais frais et dispos.

Ce matin là, donc, je terminais mon jogging quand tout a commencé. Je n'avais pas ménagé mes efforts et j'ai été forcé de m'arrêter dans le parc public situé à une centaine de mètres de chez moi pour reprendre mon souffle. Appuyé contre un arbre, je m'amusais à regarder mon haleine se transformer en une brouée éphémère quand mon attention a été attirée par un gémissement. Lorsque j'ai entendu que celui-ci se transformait en pleurs, j'ai voulu savoir d'où ils provenaient. C'est alors que je l'ai aperçue, assise sur un banc de l'autre côté de l'allée. Je me suis précipité vers elle et quand je l'ai vue de près, j'en ai eu le souffle coupé. Quelle beauté ! Elle avait une peau dorée que l'on avait envie de caresser, des cheveux noirs bouclés dans lesquels on rêvait de passer la main. Elle devait avoir tout au plus une vingtaine d'années, mais une grande maturité semblait se dégager d'elle, comme si elle avait déjà beaucoup vécu. Ses vêtements élimés, trempés, sentaient le chien mouillé. L'odeur était si forte que j'en ai eu un haut-le-cœur, qui me laissa un goût amer en bouche. Avait-elle donc passé la nuit dehors ? A travers ses larmes, je distinguais deux yeux d'un bleu sans pareil, mais son regard me sembla fiévreux. J'ai voulu en avoir le cœur net. Lentement, pour ne pas l'effaroucher, j'ai approché ma main de son front. Quand je l'ai touchée, j'ai dû me rendre à l'évidence, elle était brûlante.

Que pouvais-je faire ? Avais-je vraiment le choix ? N'avais-je pas décidé que 2018 serait pour moi l'année d'un nouveau départ ? Je n'ai donc pas hésité et lui ai proposé de venir boire un café chaud chez moi. Et même, si elle le voulait, une douche. Et pourquoi pas, se reposer un peu dans la chambre d'amis. En m'entendant parler, elle s'est arrêtée de pleurer et m'a longuement regardé, mais elle n'avait pas l'air de m'avoir compris. En parlant le plus lentement possible, j'ai réitéré ma proposition. Au bout d'un moment, elle m'a souri et j'ai enfin entendu le son de sa voix, qu'elle avait douce et chaleureuse.

« Thank you », m'a-t-elle dit.

Voilà comment tout a commencé. Depuis lors, j'ai arrêté le jogging et me suis remis à fumer. Mais je continue d'héberger des migrants chez moi quand l'occasion s'en présente.

Passion Culture

Faux semblant

En ce début de journée de la fin novembre, il faisait froid dans ce parc. La gelée matinale commençait à fondre avec le soleil qui timidement peinait à s'élever au-dessus des arbres. J'aime profiter de ces moments de fin d'automne quand la nature commence à émerger lentement de son sommeil après la froideur d'une nuit. Profiter de ces moments avant que les premiers intrus ne viennent troubler la quiétude du matin est un plaisir solitaire, luxe sans partage.

Les feuilles tombées au sol qui coloraient les pelouses de toutes les nuances possibles entre le rouge et le jaune diffusaient une senteur humide d'humus. Un massif où explosaient encore de nombreuses fleurs en novembre paraissait bien terne devant ces tapis multicolores. Seul un bouton de rose coiffait encore une tige épargnée par le sécateur d'un jardinier étourdi, peut-être assez poète pour lui écrire une ode à la manière de Ronsard.

Un couple de pigeons qui picoraient tranquillement des glands épars sur l'herbe, prirent subitement leurs vols, surpris sans doute par le bruit d'un portillon qui se refermait. Une femme emmitouflée dans un anorak, une écharpe autour du cou, s'approcha. Elle semblait hésiter en me voyant. Voulait-elle venir occuper le banc sur lequel je m'étais installé ? Elle en choisit un autre à une cinquantaine de mètres à l'ombre d'un cèdre du Liban. Elle se releva prestement, surprise sans doute par le contact froid et humide du bois que le soleil bas tardait à réchauffer. Elle semblait réfléchir, allait-elle repartir ? Non. Elle se délesta de son cache-col en laine, l'étala sur le banc avant de s'y rasseoir puis sortit son portable d'un sac et commença à pianoter sur le clavier.

Qui était cette femme ? Je ne l'avais encore jamais vue ici alors que j'y viens régulièrement et principalement le matin. Elle paraissait jeune, une trentaine d'années sans doute. Nous étions mercredi, elle ne devait pas avoir d'enfants. Elle rangea son téléphone et regarda vers la sortie du parc. Avait-elle rendez-vous ? L'horloge de la cathédrale proche rompit le silence de ses dix coups. Le portillon se referma sur l'arrivée d'un homme, coiffé d'une casquette de marin, les mains enfoncées dans les poches d'une canadienne. Il se dirigea d'un pas rapide vers la femme qui se leva et courut vers lui. Il s'arrêta, tendit ses mains vers elle pour l'accueillir et la serra dans ses bras. Je ne pouvais discerner s'il l'embrassa sur les joues ou les lèvres. Après une longue étreinte, ils se dirigèrent vers le banc abandonné par la femme, se prenant par le bras pour venir s'asseoir. Qui pouvait-il être pour cette femme ? Lui, pour qui la soixantaine paraissait bien entamée.

Il m'était difficile de me faire une idée précise. Amis ? Leur manière de se tenir si longuement serrés l'un contre l'autre dès leur rencontre en faisait douter. Alors amants ? Cela paraissait plus vraisemblable malgré leurs différences d'âge. Ils se sont tournés l'un vers l'autre, genoux contre genoux, les mains de l'homme emprisonnant celles de la femme. La conversation semblait animée, teintée de tendresse. D'où je les observais, je ne pouvais bien sûr pas entendre leurs propos. Alors me vint l'idée d'imaginer un dialogue.

L'homme :

- Ma chérie, excuse-moi d'être en retard
- Ce n'est pas grave, l'important est de se retrouver

La femme se réfugia dans les bras de son partenaire et posa sa tête sur son épaule. Ils restèrent immobiles un long moment, l'homme caressant tendrement la longue chevelure de sa compagne qui soudainement fut agitée de soubresauts. Il me sembla qu'elle se mit à pleurer. Que se passait-il ? J'imaginai ...

L'homme :

- Ma chérie, on ne peut pas continuer ainsi
- Mais pourquoi, tu ne m'aimes plus ?
- Bien sûr que si, mais c'est pour cela justement qu'il faut qu'on se quitte.
- Mais moi je ne veux pas te quitter !

La femme se tourna vers moi, me désigna d'un vague geste de la main. Je détournai le regard, décidé à quitter les lieux pour préserver leur intimité mais le couple m'avait devancé. Ils se levèrent pour s'approcher de moi. Me prenaient-ils pour un voyeur indélicat ?

J'allais leur tourner le dos quand l'homme s'adressa à moi :

- Monsieur, ne partez pas s'il vous plaît
- Que me voulez-vous ?
- Pouvez-vous nous prendre en photo ?
- Oui si vous voulez. Vous désirez le faire sur ce banc avec votre amie ?

Ils se mirent à rire tous les deux. Puis l'homme toujours hilare répondit :

- Mon amie, mais non ! Ma femme m'a quitté emmenant avec elle notre fille de six ans pour suivre un homme à l'étranger. A l'époque j'habitais juste à côté. Avant cette terrible séparation, j'amenais Sandra dans ce parc où se trouvait un toboggan à proximité du banc sous le cèdre. Après de longues recherches, longtemps infructueuses, nous venons juste de nous retrouver, enfin ! Vous vous doutez combien ce lieu est chargé de souvenirs pour ma fille et moi.

Heureux d'être le témoin privilégié d'un tel événement, je pris de nombreux clichés avec le téléphone que m'avait tendu Sandra. Je les quittais ensuite, les abandonnant à leur bonheur retrouvé.

Michel C

Jour 2 - Laurence Legrand

Il faisait un froid glacial et sec. Aucun nuage dans le ciel bleu et le soleil était presque aveuglant.

Il faisait calme ce matin dans le parc, personne à l'horizon. D'habitude, elle rencontrait d'autres joggeurs mais en ce matin de Noël, elle devait être la seule à sortir par ce froid. Son souffle chaud se dispersait en buée. Elle arriva au bord du plan d'eau, et s'arrêta comme d'habitude près du banc où elle faisait chaque jour ses étirements, avant de reprendre le chemin vers la sortie.

C'est là qu'elle le vit, couché sur le banc. Il était tourné sur son côté droit, les bras croisés et les mains sous les aisselles, pour avoir moins froid sans doute. Elle ne voyait pas son visage, car il lui tournait le dos. Elle était surprise, choquée, ne sachant quoi faire.

Était-il endormi ? Mort peut-être..

Elle n'osait pas le toucher. « Monsieur ? Monsieur ? »

Pas de réaction.

Elle regarda autour d'elle, espérant voir quelqu'un qui prendrait le relais et saurait quoi faire.

Elle se sentit perdue, incapable de réagir. C'était comme un grand vide en elle.

Elle n'avait jamais été dans une telle situation, seule face à quelqu'un qui semblait avoir besoin d'aide. Elle n'avait aucun scénario auquel se raccrocher. Quand on parlait à la télévision des sdf ou des gens dans la rue, elle zappait, cela ne la concernait pas. Elle ne voulait pas savoir. Après tout c'était le problème des autorités. C'est triste mais ça ne devrait tout simplement pas exister.

Mais là, face à cet homme couché sur ce banc, dans le froid glacial, difficile de zapper, de faire comme si cela n'existait pas. Partir comme si de rien n'était, pas vu pas pris, faire semblant, elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas. Elle se découvrit une conscience.

Monsieur ? Elle mit sa main sur son épaule et le secoua doucement.

A l'instant même où elle posa sa main sur son épaule, elle sentit comme une vibration et la lumière se fit plus intense. Son corps se mit à vibrer et se découpa en millions de petites pièces comme les pixels d'une image. Ces petits bouts d'images colorées, qui formaient son corps une seconde avant, s'envolèrent dans un bruissement d'ailes, comme l'envolée d'un groupe d'oiseaux migrateurs. Elle suivit des yeux la nuée qui s'échappait vers le ciel et disparaissait derrière les arbres.

En un instant, l'homme s'était évanoui. Le banc était vide.

Elle resta bouché bée, immobile pendant un long instant.

Silence. Froid. Rien ne bougeait. Personne.

Elle sortit du Parc et prit la direction de son appartement. Elle habitait à deux rues de là.

Aucune voiture. Aucun passant. Elle se demanda si c'était toujours aussi calme un 25 décembre.

Tout lui semblait étrange. Elle avait l'impression d'être hyper éveillée, tous les sens en alerte.

Elle écoutait et regardait autour d'elle comme jamais auparavant.

Comme si elle s'éveillait d'un très long sommeil.

En même temps, n'était-elle pas en train de rêver ?

Que c'était-il passé dans le parc ce matin ?

Comme avec sa télécommande, elle avait zappé l'image de cet homme étendu sur le banc et il avait disparu de sa vue. Cependant, cette fois-ci, elle l'avait bien vu et ne pouvait s'empêcher de penser à lui.

Elle prit une douche rapide bien chaude. Une fois habillée, elle se fit un bol de céréales, se laissa tomber dans le canapé et alluma la télévision. Après tout, le 25 il n'y a rien d'autre à faire que de ne rien faire. Personne à visiter ni à inviter. Elle ouvrit Netflix et se mit à chercher un film qui lui plairait. Tous les films de Noël la barbaient, elle préférait se trouver un bon thriller. Elle cliqua sur la bande-annonce d'un nouveau film.

Il apparut devant elle, à l'écran. L'homme sur le banc, couché, lui tournant le dos.

Elle poussa un bref cri de surprise. Elle voulut zapper mais l'image ne partit pas.

Au contraire, elle le vit bouger et se retourner vers elle, se redresser et s'asseoir sur le banc, ce même banc dans le parc à deux rues de chez elle où elle allait courir tous les matins.

Il la regardait dans les yeux, intensément.

Elle recula instinctivement, comme si elle craignait qu'il ne sorte de la télévision.

« Mais qu'est ce que c'est ce truc ? Vous êtes qui ? Qu'est ce que vous faites dans ma télévision ? »

« Chut, tout va bien, ne t'inquiète pas. »

« Qu'est-ce que vous me voulez ? »

« Tu ne me reconnais pas ? »

« Non. Je devrais ? Vous êtes qui ? »

Il souriait.

« Nous nous sommes rencontrés dans le parc ce matin »

« Oui je vous reconnais, mais ça ne me dit pas qui vous êtes. »

Elle ne comprenait rien.

« Qu'est-ce que vous me voulez ? »

« Te faire un cadeau. C'est Noël, n'oublie pas »

Elle ne dit rien, prête à se lever d'un bond et partir.

« N'aie pas peur. »

Il fit un geste de la main comme s'il balayait l'air devant lui et elle sentit comme une onde qui la traversait.

Elle se réveilla, complètement frigorifiée. Elle arrivait à peine à bouger.

« Madame ! Madame ! Réveillez vous ! »

Un homme la secouait par l'épaule.

Elle était couchée sur un banc. Il l'aida à se redresser et à s'asseoir.

« Madame, vous ne pouvez pas rester là, il fait trop froid. Vous avez un endroit où loger ? »

Elle le reconnut.

Le regard hébété, elle scruta son visage.

C'était bien le même homme qu'elle avait vu dans son écran de télévision.

Elle regarda autour d'elle. C'était ce même banc, dans ce même parc. Avec ce même homme.

Mais c'était elle qui avait besoin d'aide.

« J'habite à deux rues d'ici »

« Je vais vous y conduire »

« C'est gentil »

Il lui mit son écharpe autour du cou et l'aïda à marcher jusqu'à son immeuble.

Elle n'avait pas de clé sur elle et il lui demanda où il fallait sonner. Elle donna son nom et il pressa la sonnette. Elle se dit que cela ne servait à rien, elle habitait seule.

Une voix féminine répondit.

Il expliqua qu'il ramenait « votre prénom ? »

Un silence se fit au parlophone, on raccrocha le combiné. Il entendit une fenêtre s'ouvrir et regarda vers les étages. Un couple sur le balcon regardait vers la rue et sembla surpris et agité.

Quelques instants plus tard, on entendit quelqu'un qui descendait des escaliers, la porte de l'immeuble s'ouvrit.

« Mon Dieu, ma chérie ! J'étais si inquiète » et elle prit sa fille dans les bras.

« Venez Monsieur, rentrez, vous êtes son compagnon ? Venez, montez, vous allez tout m'expliquer. Non, ne partez pas, c'est Noël !

Défi 2
de Lucie Korti

– Créatine !

– Créatin vous-même !

– Ne m'insultez pas je vous prie, ce banc est à moi, je suis las de vous le dire, voyez là, mon nom écrit en toutes les lettres ! Victor Ducan !

– Je sais lire, merci. Qu'il soit écrit Victor Ducan, Pierre Tondu ou Jacques Truand, la belle affaire ! Je reste sur ce banc, parce que simplement, je suis arrivée ici avant vous.

–Vous n'en n'avez pas le droit, ce banc m'appartient je vous le dis et le redis ! Vous m'usez à la fin !

– Qu'est ce qui me prouve que vous vous appelez Victor Ducan ? Est-ce écrit sur votre front, non je ne vois rien, dit la jeune femme en se moquant, et en le dévisageant droit dans les yeux.

L'homme se tient debout devant elle, et s'appuyant légèrement sur sa canne, il reluque ses jambes, en se demandant si un jour, il en avait déjà vu des comme celles-ci d'aussi près. Longues, fines et couvertes de bas résille. Escarpins rouges pour couronner le tout.

Tout à coup, il s'exclame :

– Ma parole, vous tapinez ? Vous tapinez sur mon banc ! Voyez cette tenue, et ce décolleté, mais que vous êtes vulgaire pauvre fille !

L'homme offusqué se laisse choir près de la créature qui lui tient tête.

– La vulgarité de ma tenue est mon gagne-pain en effet, et je suis navrée que cela vous dérange.

Il se penche vers elle, et l'implore gentiment :

– Je vous en conjure, allez tapiner sur l'autre banc, là, en face ! Il sera tout aussi bien pour ce que vous avez à y faire !

–Pourquoi n'y allez-vous pas vous-même ? Je suis arrivée ici avant vous, je vous l'ai dit, pourquoi est-ce que je céderai !

–Vous êtes peut-être arrivée là avant moi aujourd'hui, mais c'est la seule et unique fois, parce que cela fait vingt-cinq ans que moi, Victor Ducan, j'habite ce banc ; c'est ma maison, mon lit, ma table.

Défi 2 : Vincent

Rencontres du 3^{ème} type

Il est assez paradoxal d'engager une discussion sur le thème de la Rencontre en commençant par soi. J'assume. Car si notre vie est faite de rencontres, la première d'entre elle, selon moi, est entre soi et soi-même. On passe toute sa vie à se chercher. Le « connais toi toi-même » me permet de cheminer. C'est une longue quête, interminable ; car comme un mirage, la fin est une illusion d'optique que tel ou tel évènement peut remettre en cause.

Et dans le même temps, questions existentielles, qui suis-je si « Je est un Autre » et comment faire si, selon les mots d'un frère philosophe « nous sommes notre propre ennemi » ?

Vaste débat que celui de l'identité et de l'altérité. Sujet hautement sensible et d'actualité. Je ne m'aventurerai pas sur ce terrain philosophique aujourd'hui.

Allez, j'en rajoute une petite couche histoire de bien plomber la soirée presque hivernale.

« Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même ». Cette citation de Rousseau est la première phrase du livre « Rêveries du promeneur solitaire » étudié en classe de 1^{ère} (*un aveu, mais sur ce genre de délit, il y a prescription : désolé je ne suis pas allé au bout du livre cher Monsieur le Professeur de Français, juste la première ligne du bouquin, suffisant pour passer le Bac ; si tous les auteurs que nous devons étudier avaient fait de même, quel temps épargné qui aurait pu être réinvesti plus utilement lors de discussions à la terrasse du café en face du lycée des Franbourgs ou à faire des rencontres Place des Vosges*).

Cette affirmation m'a toujours effrayé. Comme s'il s'agissait d'une sentence, d'une condamnation à errer seul, banni et abandonné de tous sur une planète hostile et menaçante.

Pauvre Jean-Jacques.

Dans les moments de solitude, je la déclame à haute voix la phrase de Jean-Jacques, pour bien me mettre le spleen (*version Baudelaire*) ou le « seum » (*version djeuns, plus moderne*). « Me voici donc seeeuuuul ». Et réaction immédiate de mon Moi, comme si au fond de la piscine, je donnais un grand coup de pied sur le carrelage afin de remonter à la surface et prendre une bonne bouffée d'oxygène. Mon Moi intérieur cherche à apaiser ma terreur névrotique, stupeurs et tremblements (*que je hais ce bouquin si tu savais ma chère Amélie, pour des raisons que je t'écrirai un jour*) :

« Mais non, t'inquiète (*tkk en langage sms mais si j'écris en langage sms, j'aurai à peine écrit une page*), tu n'es pas seul, il y a plein de gens qui t'aiment (*à ne pas confondre avec la chanson d'Hélène*) »

Vachement rassurant ma petite voix...mais pas congruent du tout. Je ne la crois pas un seul instant.

La vie à l'épreuve des faits : force est de constater que je suis un Loup solitaire un brin cavernicole.

Ni un être troglobie, ni troglophile mais plutôt troglophage. Et tout à fait trogloxène.

Ainsi, je me retrouve mal à l'aise dans l'Allégorie de la caverne de Platon, pauvre humain entravé dans son ignorance et ses certitudes, qui attend la délivrance d'une rencontre. Mais que cette caverne est sombre, inquiétante et anxiogène car subir cet état du Moi que l'on rejette est la pire des tortures.

Par ailleurs, dans ce registre de la soumission, il me revient l'image de Papillon, le bagnard, enfermé à l'isolement ; après des mois de captivité, les geôliers lui font sortir la tête par une ouverture de la porte afin de lui couper les cheveux. Ebloui par une lumière intense et aveuglante, tout comme le prisonnier libéré de la Caverne de Platon, il éprouve de la douleur puis tourne la tête vers son voisin et ami, Louis Delga et lui dit : est-ce que je suis bien ? Son ami lui ment : oui, tu es superbe. L'Autre rencontré est son propre miroir mais il ne réfléchit pas toujours la bonne image. Miroir, miroir, suis-je toujours la plus belle. Il y a des mensonges qui font du bien à entendre, même quand on sait que ce sont des mensonges. On s'illusionne pour ne pas souffrir. C'est humain. C'est nous.

Par contre, je me retrouve davantage dans le livre de Barjavel, « Ravage » dans lequel le héros, au cours de son exode vers le Sud de la France, choisit de quitter la compagnie des hommes et se réfugie dans une caverne pour échapper à quelque danger. Cette caverne est salvatrice et protectrice.

Tout comme l'est celle du livre « Vendredi ou les limbes du Pacifique » de Michel Tournier, caverne dans laquelle Robinson se glisse pour revivre la vie intra-utérine. Ce Revival est un vrai rituel de passage. Il en ressort transformé et différent en ayant vécu un long processus de transmutation spirituelle. Prêt à rencontrer l'Autre enfin. Car c'est une question de timing, de synchronicité la rencontre. Il y a un temps pour tout. Pour la solitude et pour la rencontre. On s'enferme pour mieux s'ouvrir au monde et aux autres.

Cette mise à l'écart volontaire, cette réclusion temporaire choisie et assumée de l'isolement existe dans nos sociétés soumises au stress et au mal être : on appelle ça la Retraite. Non, pas celle qui nous tombe dessus et à laquelle on ne s'est pas préparée alors qu'on savait qu'elle allait arriver, que l'on désirait ardemment et qu'on a attendu toute sa vie pour finalement regretter le bon vieux temps, les collègues, le café du matin ; à tel point que certains séniors sont atteints du « blues post labour » (cherchez pas, ce terme est un pur produit de mon imagination mais la réalité, elle, existe bien hélas). Ah ! Nos chères têtes grisonnantes ! dont je fais partie depuis l'âge de 25 ans, lorsque conduisant sur l'autoroute à 160, un fil d'argent se mis à se balancer devant mes yeux au point de troubler ma vue, je faillis avoir un accident en me garant en toute hâte sur la bande d'arrêt d'urgence pour occire ce fil rebelle. Je crus défaillir : serait-ce un cheveu blanc ? A mon âge. Je pris un sacré coup de vieux ce jour là.

Nos chères têtes grisonnantes sont prises d'une nostalgie compulsive irrépressible les obligeant à retourner sur le lieu de leur souffrance passée, en pèlerinage, tels des saumons remontant le courant de leur rivière natale jusqu'au point où ils virent le jour. J'ai vécu cette expérience aujourd'hui avec une personne que j'ai justement rencontrée, à la retraite depuis un an et demi : il entre dans l'atelier, ses collègues le saluent et lui disent : « le temps passe vite, déjà un an et demi ! qu'est-ce que tu fais de ton temps libre ? ». Un blanc. Un ange passe, puis deux, puis tout un troupeau dans un silence ponctué par des « euh », « eh bien », « j'm'occupe », « j'garde mes petits enfants », « j'ai retapé la maison de mon fils ».

« Ah ! c'est bien ! Bon, tu nous excuses mais on a du boulot, on n'est pas à la retraite nous ». Blague de potache que lui-même servait aux anciens qui étaient partis avant lui mais qui, maintenant, ne le fait plus du tout rire. « Bon, ben je vais y aller. A la prochaine »

Non, je ne parle pas de cette retraite là. Je parle de l'Autre, la vraie. La retraite spirituelle, choisie pour changer notre vie, ou tout du moins la vision de notre vie. Pour nous permettre de mieux cheminer quitte à changer de chemin, à bifurquer avant qu'il ne soit trop tard, à se ressourcer. Pour que l'on comprenne ce qui ne va pas. Un avant. Un après. Une enveloppe que l'on quitte pour s'incarner dans un nouveau corps correspondant à un nouvel esprit. Faire une retraite, se mettre au repos dans un cocon, s'écouter et se parler pour mieux se rencontrer, se retrouver enfin puis sortir de cette chrysalide pour renaître.

Une rencontre avec soi-même. C'est tellement rare de se rencontrer seul à seul. De rentrer en résonance avec son intérieur. S'écouter. Ca s'apprend.

Bien, et la Société dans tout ça ? Elle sert à quoi si tout le monde se barre dans les monastères et abbayes, Saint Wandrille ou la Grande Chartreuse ? La retraite, oui, la Bérézina, non !

Notre société est fondée sur des principes séculaires formalisés dans le Contrat Social (Mon cher Jean-Jacques, je ne voudrais pas te paraître vieux jeu et grossier, mais la vérité m'oblige à te le dire, tu commences à me les briser menu menu et à me courir sur le haricot, tu m'obliges à dire que je ne l'ai pas lu, juste feuilleté dans la salle d'attente de mon psy, il n'empêche). Le Contrat garantit nos libertés individuelles et fixe leurs limites : ma liberté s'arrête où ta liberté commence. C'est clair ?

Nos libertés ? elles en prennent un sacré coup aujourd'hui. Comme disait une de mes collègues : « je dis ça, j'dis rien », expression très sybilline. Le silence est d'or parfois. Bref...(autre expression qui dit le contraire de ce qu'elle veut dire).

Bon, mais, il faut bien le reconnaître, nous sommes aussi des animaux sociaux avec des besoins vitaux, de communication, de lien social, de recherche de l'Autre. Des besoins de rencontre. Alors là, c'est le grand n'importe quoi : finis les bals du samedi soir, les rallyes entre soi bourgeois parisiens ou provinciaux. Bienvenue dans un monde virtuel, un monde qui bouge alors que vous, vous êtes dans votre canapé sur votre tablette. Des sites de rencontres, ils appellent ça. Ils ont le sens de la formule. C'est comme si je disais : je vais à l'église, je vais rencontrer Dieu. J'ai rien contre lui, mais on peut pas dire qu'il soit très présent dans ce bas monde. Il attend qu'on vienne à sa rencontre ou quoi ? il est peut être un peu timide. Il y a longtemps qu'on ne l'a pas vu. Il se fait rare. Très rare. Dommage pour nous. On aimerait bien le rencontrer plus souvent dans nos vies. Bref...(...).

Ces rencontres là, non merci. « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère... ».

Non mais ! le Jean-Jacques, il va se la fermer dis. En sourdine s'il te plait.

N'empêche. Me voici condamné à regarder les autres se rencontrer ? Quel est ce tourment expiatoire ? Fallait me prévenir que c'est l'enfer sur la terre, et au mieux le purgatoire.

Eh bien non ! je refuse ce verdict inique et je vais vous prouver le contraire. La solitude n'est pas une fatalité. C'est un choix. Comme je suis totalement de mauvaise foi, je vais dire que, parfois, c'est un choix contraint. Mais un choix quand même. Hum...Je vous ai convaincus ?

Donc, je choisis de faire des rencontres.

Certes. Mais où ?

Avant, j'habitais dans un village avec un beau château et un grand parc. Je disais que c'était mon jardin, mais personne ne me croyait quand je racontais que j'avais fait une longue marche d'une heure dans mon jardin.

Depuis que j'habite la capitale de la rilette, mon besoin de nature est tout aussi grand. J'ai trouvé un lieu que je trouve superbe. Le Jardin des plantes. Il y a une grande roseraie avec des parterres fleuris l'été. De belles couleurs rouges, roses, blanches qui composent un tableau éclatant. Des parfums odorants. Un jardin à la française. L'autre partie est plus sauvage, à l'anglaise. De grands arbres de contrées lointaines

entre lesquels serpente un petit cours d'eau qui se jette dans une pièce d'eau. Des canards y ont installé leurs quartiers et des poissons rouges de taille incroyable font le bonheur des enfants qui, aidés de leurs parents, jettent de ci de là les morceaux de pain dur accumulés pendant la semaine.

La première fois que j'y suis allé, c'était un été. J'y ai fait des rencontres étonnantes. Dans la partie basse, la roseraie, un groupe d'individus se tenait en cercle. Se faisant face les uns les autres, ils riaient à gorge déployée, forçant leur voix. Puis des binômes se constituèrent en respectant la parité. Homme et femme se prenaient les mains, se regardaient dans les yeux intensément, se rapprochaient au point de s'effleurer et s'esclaffaient.

Je quittais cette scène quasi théâtrale et me dirigeais vers la partie boisée. Autre lieu, autre ambiance, beaucoup plus calme. Mais tout aussi irréaliste. L'arbre le plus grand du jardin était entouré par des corps immobiles se tenant par la main, l'oreille collée contre le tronc.

Je continuais ma progression et décidais de profiter de la fraîcheur du gazon. Il commençait à faire chaud. L'heure de déjeuner avait sonné. Pic nic solo au jardin des plantes. Un calme total olympien. Puis, une espèce de mouvement imperceptible de volatiles dans ma direction : j'avais sorti mon sandwich du sac et les canards se rapprochèrent de moi. Ambiance Hitchcockienne.

Dans un élan d'amour confraternel (je suis un peu sauvage comme eux), je distribuais de ci de là de grosses miettes de pain.

Une cane se rapprocha franchement de moi au grand dam de son conjoint mâle, un peu jaloux. Mais bon, pas très courageux puisqu'il envoyait sa promise au contact... Vas y chérie, je te couvre (si je puis dire). L'Homme ne descendrait il pas du canard et non du singe ? Vu qu'il est aussi courageux que cette volaille.

Une fois nourrie, la famille Canard s'égailla me laissant, une fois de plus, seul dans ce monde (Bon, Jean-Jacques, merci pour ta 3^{ème} dose).

Bref, je me suis saigné les veines, je les ai nourris ces espèces de canard et ils me plantent. M'en fous. J'aurai ma revanche. Demain je file chez mon chinois. J'adore le canard laqué.

Vous voyez que je peux en rencontrer du monde. Et ça, c'est pas du virtuel. Ça fait un peu rencontres du troisième type, mais ça compte quand même.

Mais je me demande quand même si je ne suis pas marqué du sceau de l'infamie, condamné à regarder les autres se rencontrer.

En tout cas, ma journée dans ce parc se termina de la plus belle des manières. Un SDF rencontré au jardin dans l'après-midi, m'avait gentiment donné un livre de Stefan Zweig après que nous eussions parlé de nos vies respectives. J'étais en train de le lire lorsque mon attention fut attirée par deux silhouettes en mouvement. Elles prirent place sur un banc. Elles se rapprochèrent l'une de l'autre jusqu'à se toucher. Peau contre peau. La journée avait été très chaude quasi caniculaire. Le soleil se faisait plus doux maintenant. Les formes étaient tendrement enlacées et elles commencèrent à s'embrasser amoureusement et simplement. Le sang de la vie, si pur et si précieux, coulait dans leurs veines avec toute l'insouciance de leur jeunesse et la vigueur de leur amour naissant. Ils étaient beaux et heureux, ces deux jeunes hommes.

Un oiseau chantait au loin l'hymne à l'Amour.

Défi #2 – Paul Béland

Endormi, Lionel ouvrit paisiblement les yeux sur un passage en basse altitude d'un essaim de rouge-gorge familier, piaillant et volant dans tous les sens pour finir leur course dans un bosquet de boulots blanc. Le fait de s'être assoupi sur la pelouse en cette journée macabre le surpris un peu. Quatre années se sont passées depuis le décès de sa Julia dans cette violente tuerie au camion bélier. Il avait passé des heures sur le fauteuil du psy pour tenter d'extirper sa culpabilité, la saisir et la regarder en face et lui dire à quel point il la détestait. Il portait un lourd fardeau; il se sentait déplorable d'avoir quitté sa belle quelques instants pour humer l'odeur du bouquet de choysya ternata. Seulement quelques pas avaient sauvé sa vie, les mêmes pas qui le faisait mourir à petits feux. Tout ce qu'il lui restait était le moment présent, tellement insaisissable; et ce présent n'était pas un cadeau mais plutôt une conjonction qui ne voulait pas aboutir.

Il se sentait mieux aujourd'hui, mais pour combien de temps encore...

Téa contempla un chêne qui tenta de se frayer un passage au soleil à travers les boulots beaucoup plus matures que lui. Elle aimait particulièrement ce coin de jardin; avec sa diversité horticole, arboricole et ornithologique. Elle avait entrepris sa marche journalière avec un regard neuf sur l'avenir. Tout en croquant dans une Pink Lady tout aussi rouge que juteuse, elle imaginait démarrer son entreprise de décoration de gâteau d'anniversaire, de mariage ou de toutes sortes d'événement spéciaux pour les entreprises. Son premier métier, qu'elle appelait affectueuse son « Ex », tant il avait été exténuant, faisait partie de son passé, point final. En fait, *écrire* n'avait rien d'égal avec *plaisir*; et cela ne ressemblait guère à ce que peut procurer un avenir créatif de moule à gâteau, de délicieuse crème et fioriture manifeste.

Son attention, s'arrêta sur une volée de rouge-gorge familier qui s'arrêta tout juste dans l'amas de boulots qu'elle était en train d'admirer. Un seul oisillon se déposa sur le petit chêne, ce qui la fit sourire. Aussitôt, d'un geste délicat, elle tendit un morceau de sa pomme vers l'oisillon. Ce dernier pencha la tête pour bien observer la possible pitance pendant que les autres rouges-gorges imploraient son retour vers les hauteurs. Courageusement, l'oiseau s'avança doucement tout en observant l'offrande.

Lionel tendit l'oreille sur les chants insistant des oiseaux et se détourna légèrement pour apercevoir la provenance de ce tumulte. Une femme y était accroupie et semblait tendre la main vers ce qui semblait être un oiseau. Les bottillons blancs de l'inconnue attirèrent son attention beaucoup plus que l'éclat de ses cheveux blonds et lisse. Elle portait un jean délavé et un léger pardessus bleu clair plutôt transparent; ce qui faisait légèrement sous-entendre un bustier noir. La femme se leva lorsque l'oiseau quitta le petit arbre et vola très haut au-dessus de Lionel.

- Byebye, lança-t-elle gaiement à l'attention de l'oiseau.

C'est à ce moment-là que Téa s'aperçu que le « Byebye » semblait être destiné à l'homme plutôt qu'à l'oiseau; ce qui la rendit bête voire idiote. Elle fit signe d'être

Défi #2 – Paul Béland

désolée en haussant les épaules tout en tendant les paumes de ses mains vers le ciel.

- Je suis désolé, cria-t-elle, je... je m'adressais au petit oiseau; tenta-t-elle de s'excuser, rougissant par le fait même.

Elle fut surprise par sa carrure et sa gueule pas rasé - genre bad boy - avec ses yeux tristes; tout à fait son genre. Elle décida alors de s'approcher, par politesse d'abord et par curiosité ensuite; disons-le, sa vieille veste de cuir noire et son blue jean foncé et moulant avait un petit « je ne sais quoi ».

Il la regarda s'approcher et remarqua son sourire en fossettes, une sur le menton et à chaque joue; assortie d'une dentition immaculée. Arrivé tout près de lui, il eu le plaisir de découvrir son parfum... le même que Julia.

Elle le fixa avec beaucoup d'intérêt sans savoir pourquoi elle en était attirée; mais se laissa guider par sa randonnée, subjuguée par ce que le moment présent lui apporta.

- Bonjour, lança-t-elle gaiement.
- Bonjour, lui sourit-il; surpris de voir qu'il avait encore des muscles en fonction pour sourire.

Embêtée par la situation, elle n'eut que pour réflexe de croquer vivement dans sa pomme. La stature de l'homme et le son de sa voix la faisait saliver abondamment et elle eut de la difficulté à retenir un débordement gênant.

- Hmm, vous voulez une pomme, lui demanda-t-elle?
- Oh, hésita-t-il, heu... pourquoi pas?

Elle farfouilla son sac à dos et sorti une petite Pink Lady.

- Elle est petite, mais elles sont vraiment délicieuses, dit-elle en haussant les épaules comme pour se faire pardonner. Vous faites quelques pas?

Quelques pas. De simple petits pas... et tout peut changer. Lionel compris alors qu'il devait apprendre à composer avec son passé et le fait d'avancer vers l'avenir lui permettrait de franchir le seuil du présent.

Lionel pris une grande inspiration.

- Quelques pas? Pourquoi pas?

DEFI 2 - Viviane

Scintillements des feuilles dans les arbres après l'averse de printemps, aussi brève que soudaine.

- Dans le Parc du Luxembourg, me voici, comme prévu. J'ai quitté la clinique en hâte. Contre toute attente, j'avais faim et j'ai acheté un sandwich que j'ai mangé en chemin. Je ressentais le besoin de marcher, de respirer à fond, de m'éloigner le plus possible de cette ambiance d'hôpital chargée d'odeurs fétides masquées peu ou prou par celles des désinfectants.

A présent, je suis fixée. Tous les traitements, je les ai subis en pure perte. L'espoir était toujours là et m'aidait à supporter les désagréments – et c'est parfois peu dire – des chimiothérapies, radiothérapies, opérations et accommodages divers. Maintenant que tout cela est derrière moi, je me sens légère, légère – bientôt, je vais m'envoler.

Bien sûr, à peine rentrée à la maison, j'aurai à subir l'interrogatoire angoissé de mon mari. Il y aura les appels des enfants, ceux de mes soeurs. Il faudra que je trouve les mots, que j'apprenne à me recouvrir de la carapace, comme je m'y suis déjà exercée. Il y aura la nuit, où peut-être l'angoisse viendra me visiter – la vraie, l'angoisse de mort. Mais en ce moment, par cette journée qui est celle de mon arrêt de mort, je me sens étrangère à tout ceci. C'est comme si j'avais été libérée d'une prison, celle de l'espoir, du courage, et de l'inévitable verdict: le monstre a-t-il été éradiqué, éliminé? Vais-je pouvoir reprendre ma vie d'avant, retrouver cette insouciance caractéristique des humains quand ils parviennent à faire abstraction de l'échéance inévitable qui les attend tous – ainsi que, du reste, tout le vivant?

Sortant de la grande allée, me voici devant le bassin. Je m'approche de la rangée de chaises métalliques et m'assois sur l'une d'elles. Loin de moi heureusement, des enfants jouent à s'asperger d'eau. Leurs éclats de rire, leurs voix haut perchées me sortent des sombres pensées où je me complaisais. Je les contemple un moment.

En face de moi, de l'autre côté du bassin, un jeune homme les contemple également. Nos regards se croisent. Il semble âgé d'un peu plus d'une trentaine d'années, peut-être 35 ans. Est-ce un fonctionnaire, un employé dont le bureau, situé dans le 6e arrondissement, lui offre la possibilité de passer son temps de midi au sein du Parc?

- A quoi peut bien penser cette dame, juste en face de moi? Les cris stridents de ces enfants ont l'air de l'amuser! Quant à moi, je n'ai pas besoin d'eux pour être joyeux. Ou plutôt, soulagé. Soulagé? Quel piètre mot!! C'est plutôt de hurler de joie que j'ai envie! Mais peut-être vaudrait-il mieux ne pas crier trop tôt victoire... Pourtant, le médecin a été formel: plus la moindre trace de métastase – les radios, IRM et autres ne décèlent plus rien, les analyses non plus. Je suis GUERI!!! Il avait déjà obtenu les mêmes résultats il y a 6 mois mais n'avait pas voulu me le révéler. Je pense qu'il avait eu raison: me donner un espoir pareil pour me l'ôter quelques mois plus tard, c'aurait été trop cruel. Même maintenant, j'en attrape des frissons.

A qui vais-je l'annoncer d'abord? A ma femme? A mon fils? A mes parents? Non: à moi-même d'abord! Il va falloir rattraper le temps perdu, s'amuser, travailler autant qu'on veut!